

POÉSIE

L'OISEAU

RESPECTUEUSEMENT DÉDIÉE A L'HON. P. J. O. CHAUVÉAU

Enfant de l'espérance, au fleuve de la vie
Je buvais à pleins bords la divine liqueur ;
Et l'amour ployant l'aile en mon âme ravie,
J'adorais, éperdu, l'œuvre du Créateur !

L'azur brillant des lacs que la lune colore,
L'angélique réveil du clocher matinal,
Que répète l'écho sur son clavier sonore,
Faisaient, avec la rose et le lys virginal,

Ouvrant vers le ciel bleu leurs pudiques calices,
Bruire dans mon être un langage enivrant.
Je me plaisais à voir, ineffables délices !
Le diacre debout, l'autel resplendissant,

Et, le front incliné devant l'Être sublime,
Les fidèles sans nombre au temple rassemblés :
Tels, au désert fécond que la brise ranime,
Devant l'astre du jour se courbent les grands blés.

J'aimais tout ici-bas : depuis le noir nuage
Qu'illumine, soudain, l'éclair aux ailes d'or,
Jusqu'à l'arc-en-ciel pur qui brille après l'orage,
Flottant à l'horizon comme un vaste étendard.

Or, en ce temps béni qui charme ma mémoire,
J'avais, pour quelques jours, dans un humble hameau,
Choisi, près de la rive où les troupeaux vont boire
Et baigner leur toison dans le cristal de l'eau,

Le toit d'un paysan, maison propre et mignonne
Avec ses murs de chaux reblanchis chaque été,
Où partout aux regards comme un disque rayonne
Le talent de l'hôtesse en sa simplicité.

Heureux de ce bonheur qui nous presse de vivre,
J'avais là retrouvé, sous le chaume clément,
L'aile lumineuse dont la jouissance enivre,
Où le cœur satisfait se repose un moment ;

Lorsqu'un matin, vers l'aube, entr'ouvrant ma fenêtre,
J'aperçus sur le bord de son nid adoré
Un oiseau saluant le jour prêt à naître
Au sommet des grands monts, dans le lointain doré.

C'était un rouge-gorge au plumage splendide,
Que Dieu dans son savoir put seul colorier ;
La nature avait fait sur son cou tout humide
Des perles de l'aurore, un superbe collier.

Jeune homme au front rêveur, que l'harmonie enchaîne,
Assis à mon balcon, j'écoutai bien longtemps :
Il me semblait ouïr, retenant mon haleine,
Le virtuose ailé de mon chaste printemps.

Combien de temps encore il enchantait mon âme,
Lui seul pourrait savoir l'oiseau mélodieux ?
Car les accents émus de sa gorge de flamme
Faisaient taire en mon être et le nombre et les lieux !

Un jour, je m'en souviens, voltigeant dans l'espace,
Il dirigea son aile au seuil de mon balcon,
Et, timide, il hanta ma salle toute basse,
De mes livres ouverts aux poutres du plafond.

Et, petit à petit, il vint lentement boire
Et mouiller dans mon bol ses plumes de carmin,
Me regardant du coin de sa paupière noire.
Au bout de quelques jours, il mangeait dans ma main

Doux moments de la vie, heure mystique et sainte,
Vous deviez donc, hélas ! vous enfuir à toujours ?
Pourquoi n'ai-je pas pu, sous cette ombreuse enceinte,
Vous tenir prisonniers de mes jeunes amours.

Depuis la veille, un jour, privé de sa voix tendre,
Soucieux et pensif, en mon cœur alarmé
De ne plus le revoir et de ne plus l'entendre,
J'entr'ouvris mes volets au matin parfumé,

Et je vis sous mes yeux une scène navrante,
Que la mémoire en deuil conserve sans retour.
Ce fut un coup de glaive : et ma douleur poignante
Est amère aujourd'hui comme le premier jour.

Le nid tout délabré de mon beau rouge-gorge
En mille brins de chanvre aux branches voltigeait ;
Les petits du chanteur, tombés dans un champ d'orge,
Secouaient, impuissants, leurs ailes de duvet.

Sur un tertre, plus loin, la mère désolée
Disait son infortune aux espaces des bois :
Déplorant, sans espoir, sa nichée envolée
Avec les sons aigus de sa plaintive voix !

A quelques jours de là, j'aperçus dans la route
Une troupe d'enfants gazouillant du latin ;
Et le lointain écho de la céleste voûte
Redisait à son tour le cantique enfantin.

C'était de mon oiseau le convoi funéraire.
Ravi par un vautour à ma forte amitié,
Et retrouvé par eux, flottant sur l'onde amère,
Il charmait maintenant leur âge sans pitié.

En évequant l'éclat de sa splendeur ardente,
Dès l'abord on voyait dans son bec entr'ouvert,
Ses plumes en désordre et son aile pendante,
Qu'il ne monterait plus à la cime de l'air.

Et rebroussant chemin, une voix dans mon âme,
Noble et grave à la fois comme la harpe d'or
De l'artiste inspiré que son génie enflamme,
Modula ces deux mots, je m'en souviens encor :

Tels s'en vont tour à tour, semblables aux mirages
Que le lac réfléchit dans son urne d'azur,
Nos rêves d'ici-bas, riants et vains présages,
Qu'au lever du réel on cherche sur le mur.

Puisque c'en est ainsi du monde et de ses charmes,
Que le jour qu'on espère est un jour incertain,
Immolé pour Jésus qui versa tant de larmes,
Le jour, qui brille et passe, au ciel sans lendemain !

St-Roch de Québec, juillet 1881.

PHILÉAS HUOT.

LE ROMAN

D'UNE

JEUNE FILLE PAUVRE

PAR

ELISA GAY

—O—

*LII

LA VEILLÉE AU PRESBYTÈRE

Le Dr Alfaut était en effet arrivé. L'immense berline de madame de Blanchemin l'avait déposé, lui et sa femme, devant la maison curiale. A l'anxiété de leur physionomie, on comprenait le sympathique empressement qu'ils avaient mis à accourir à l'appel qui leur était fait.

Le précepteur s'était-il trompé dans ses calculs en espérant que la dépêche, arrivant un quart d'heure après la fermeture des petits bureaux, éprouverait le retard annoncé, ou le docteur avait-il eu un autre avertissement ? Le télégramme reçu par lui était signé Philippe et daté de cinq heures du soir. De là la venue immédiate du prince de la science.

Il était attendu. Le curé lui tendit silencieusement la main, salua madame Alfaut, et, précédant ses hôtes, il les introduisit dans la chambre occupée par Fernande.

Au bruit qu'ils firent en entrant, Philippe releva sa tête pâlie, fit quelques pas au-devant du groupe et ne put que murmurer avec une émotion poignante :

— Il est trop tard !

— Elle est morte ! exclama madame Alfaut.

Personne ne répondit, les respirations étaient suspendues à celle du Dr Alfaut.

Il examina la jeune fille, se pencha sur ses lèvres, colla son oreille à sa poitrine, souleva son corps inerte dans ses bras, l'ausculta, la remplaça maternellement sur son oreiller, étudia ses traits, revint encore à sa poitrine et ne se prononça pas.

— C'est fini, n'est-ce pas, interrogea le curé.

— Peut-être ! articula lentement le docteur comme se parlant à lui-même.

— Vous la sauveriez ! soupira Philippe avec angoisse.

— Je ne sais... encore, répliqua le docteur.

Il se fit expliquer la cause et le développement du mal, les soins donnés, l'opinion du médecin qui la voyait...

— C'est bien cela, poursuivit le docteur : fluxion de poitrine, compliquée d'accidents divers, délire, fièvre... Depuis quand ?

— C'est la neuvième nuit.

— Cette crise a été la plus forte ?

— Oui.

— Cela devait être. Cet état dure depuis ?

— Six heures du matin.

— C'est long !

— Pas trop, pourtant ? demanda Philippe.

— Dieu est grand, monsieur.

— Vous désespérez, alors !

— On ne doit jamais désespérer. Notre nature est si bizarre et la jeunesse si forte !

— Oh ! sauvez-la !

— Je suis venu pour essayer de le faire. Ma voila médecin et garde-malade ; je réclame du calme, une seule personne auprès de moi, et, à ma portée, une autre sur l'intelligence et le bon vouloir de laquelle je puisse compter. Le choix n'est pas difficile ici.

Madame de Blanchemin s'occupa de madame Alfaut ; l'abbé Saturnin, de Philippe qui en avait grand besoin, et le docteur commença ses doubles fonctions avec l'aide de Suzon dont il eut bientôt gagné les bonnes grâces.

Cependant, dans le village, il n'était bruit que de la mort de Fernande. Chacun vantait ses qualités, sa piété simple et douce, sa grâce charmante, la réserve de ses manières, le savoir donner qu'elle possédait au plus haut point. On parlait de ses malheurs ; on pleurait sur sa jeunesse ; on lui donnait les noms d'ange et de sainte ; c'était à qui cueillerait des fleurs pour en orner son cercueil et son front.

Lorsqu'on apprit qu'un long évanouissement avait provoqué l'erreur, on fit des vœux pour sa santé, et les enfants eux-mêmes renoncèrent à leurs jeux bruyants pour ne pas troubler son repos.

Qui fut surpris ? C'est Gaston et Hermine. Cette dernière aimait son institutrice et la regrettait ; elle supplia si bien le curé et madame de Blanchemin, quelle obtint de passer la journée au presbytère. Elle chargea son frère de prévenir leur mère, et s'installa non loin de la chambre de Fernande dans l'espoir d'être utile et bien résolue à rendre service le plus possible.

Le docteur ne quittait pas la malade. Grâce à ses soins, la crise avait cessé, mais la faiblesse était si grande et l'oppression si forte qu'on n'osait compter sur un mieux.

Hermine renvoya le domestique qui, le soir, vint la prendre, et, profitant de la prostration générale, elle fit dire chez elle qu'elle ne quittait pas la mourante.

La nuit fut terrible. Le docteur était anxieux aussi bien que son confrère. Personne ne dormit au presbytère. Ces heures s'écoulèrent dans la prière et dans l'angoisse. Philippe souffrait tant qu'il ne sentait pas la souffrance. Il entr'ouvrait parfois la porte de la chambre où agonisait la jeune fille, jetait un long et douloureux regard sur son visage ravagé, et revenait se joindre au groupe pieux qui demandait au ciel un miracle.

Lui aussi balbutia des prières. Il avait retrouvé la foi ; il suppliait Dieu de lui accorder l'espérance et ne pouvait se résoudre au sacrifice. Il ne comprenait pas la joie des larmes, ni cette parole admirable qui a remué les peuples et les générations :

Heureux ceux qui pleurent ! il n'écoutait que son cœur, le cri de son amour et cette horreur instinctive du néant, de la tombe, qui nous porte à disputer sa proie à la mort.

Considérations humaines, diront quelques ascètes ; ou quelques sages : Philippe était homme et il aimait.

LIII

M U E T T E

Que devenait madame Lobeau, seule avec ses remords et les menaces du prochain orage ?

A l'heure du déjeuner, le précepteur, ne la voyant pas paraître et sous le prétexte de lui apprendre que Fernande n'était point morte, s'était dirigé vers ses appartements. N'entendant aucun bruit, après avoir inutilement frappé, il entra et la trouva dans l'état décrit plus haut. Il crut ou feignit de croire qu'elle dormait, recommanda aux domestiques de respecter ce sommeil, alla rejoindre Gaston qui l'attendait dans la salle à manger, et l'engagea, le repas fini, à aller faire quelques visites.

Lorsqu'il fut seul, il remonta chez madame Lobeau. La crise avait cessé ; la malade était revenue à elle ; sa pâleur était effrayante encore et sa faiblesse extrême.

A la vue du précepteur, elle voulut se lever et ne le put ; parler, impossible ! Il eut pitié d'elle, sans doute, il sortit et lui envoya sa femme de chambre.

Vers le soir, se sentant plus forte, elle désira être seule, et, dès qu'elle le put, elle se traîna à son secrétaire, écrivit quelques lignes, les mit sous enveloppe, les enferma soigneusement, et, frissonnante, elle se remit au lit et donna l'ordre de la prévenir si son frère rentrait. La nuit, elle ne voulut personne auprès d'elle et sembla heureuse d'apprendre qu'Hermine restait au presbytère. Le matin, sa femme de chambre jeta un cri d'épouvante en l'apercevant. Elle gisait, étendue par terre, roulée dans ses couvertures en désordre ; son visage était contracté à être défiguré ; aucun mouvement ; elle respirait pourtant encore, mais pourquoi cette rigidité des membres, cette pupille dilatée, le rictus affreux de cette bouche ? Que s'était-il passé ?

Au cri de la femme de chambre, les domestiques étaient accourus, mais nul ne songeait à porter secours à la malade lorsque Gaston, attiré par le bruit, pénétra jusqu'à elle et la souleva dans ses bras.

— Un médecin, vite ! vite ! ma mère se meurt ! s'écria-t-il.

— Qu'est-ce ? demanda le tranquille Anatole en apparaissant sur le seuil de la chambre.

— Ma mère ! voyez !

— Que lui est-il arrivé ?

— Dieu le sait !

Le précepteur ne put retenir une exclamation en voyant de près madame Lobeau. Il la fit poser sur le lit, et, une heure plus tard, lui et Gaston essayaient vainement encore de la ranimer ; alors arrivèrent Philippe et le docteur Alfaut.

Un coup d'œil suffit à ce dernier pour reconnaître le terrible mal. Il prodigua à la malade des soins énergiques, et déclara enfin qu'elle était sauvée mais qu'elle resterait paralysée.

En effet, lorsque, quelques jours plus tard, l'attaque fut atténuée, que madame Lobeau reprit peu à peu l'usage de ses sens, elle n'articulait plus un seul mot, une seule syllabe s'échappait hésitante de ses lèvres : no... no... ses mains étaient inertes ; elle marchait difficilement ; alors, comprenant son état, elle pleura sur elle-même. La présence du précepteur la bouleversait ; elle faisait des efforts inouïs pour se faire entendre : impossible ! toujours la même syllabe.

Elle voulait toujours sa fille auprès d'elle ; si elle était un moment absente, elle la cherchait du regard, et, au retour, elle semblait vouloir l'attirer à elle, comme pour la conjurer de ne pas s'écarter.

Seul, le précepteur devinait ce qui se passait en elle ; il n'en faisait rien paraître, et, malgré l'aversion évidente de la malade, il continuait à lui prodiguer son dévouement avec un air de si parfaite résignation que chacun vantait son attitude et mettait sur le compte du caprice celle de madame Lobeau.

Philippe avait oublié les torts de sa sœur pour ne songer qu'à sa souffrance. Il ne l'avait pas quittée tant que le danger avait été là ; le danger passé, il avait supplié madame de Blanchemin de se laisser remplacer par madame Alfaut auprès de Fernande, et de s'installer à Fineste.

Heureuse d'être reconnue utile, poussée aussi par sa vieille affection, madame de Blanchemin avait pris la direction de Fineste, et sa prodigieuse activité ne lui fit pas un instant défaut. Ce mouvement, ces préoccupations, ces occupations multiples, ces fatigues même semblaient faire partie de son élément naturel ; elle allait, aussi alerte qu'une jeune fille, et sa marche se faisait légère pour le repos de son amie.

Quant à madame de Lacaute, se sentant inutile, elle ne faisait qu'apparaître soit au presbytère, soit à Fineste ; elle se disait désolée du malheur de ses amis, mais son chagrin ne la faisait pas s'oublier, elle était toujours aussi soigneusement parée.

LIV

UN MARTYRE MORAL

Hermine n'était déjà plus la pétulante enfant qui faisait tout plier sous sa loi ; instinctivement effrayée de ce qui se passait autour d'elle, elle se demandait avec crainte ce que serait désormais sa vie. Elle aimait sa mère, mais le vice de son éducation l'avait rendue quelque peu personnelle. Idole toujours encochée, il lui coûtait de descendre du piédestal où l'amour maternel l'avait placée ; il lui coûtait surtout de regarder les sombres profondeurs d'un avenir qui promettait d'être si brillant, de boire à la coupe de la tristesse. Eh quoi ! déjà des larmes ! que ferait-elle désormais sans sa mère ? Serait-elle forcée d'ensevelir sa jeunesse et ses illusions dans une chambre de malade ? Qui l'accompagnerait dans le monde ? Son oncle ! Il n'y fallait pas songer, pas plus qu'à son frère...

O égoïsme ! égoïsme ! ver rongeur qui dévore les plus belles fleurs ! Ton germe est jeté dans le berceau. Malheur à la mère imprudente qui ne sait se transformer sous ses chaudes caresses ! Malheur à elle, si, dans son aveugle tendresse, elle ne cherche pas à étouffer dans ce jeune sein ! Elle croira avoir donné son âme à cette frêle créature qu'elle appelle son enfant, elle s'apercevra, mais trop tard, qu'elle ne lui a donné que son sang. Elle aimera, elle, cette part d'elle-même d'un amour qui ne saurait grandir, et l'enfant ?... Mystère ! oh ! ne le fouillons pas !

Hermine se préoccupait plus des souffrances de madame Lobeau pour ce qu'elles lui enlevaient d'espérances, que de ces souffrances elles-mêmes ; et cela sans s'en rendre compte, tant on l'avait peu habituée à s'intéresser aux autres avant de penser à elle. Dans ses heures de regret, elle se rappelait la soumission respectueuse d'Anatole, la délicatesse de ses prévenances, l'affection profonde qu'il lui avait constamment témoignée, son désir évident de lui plaire ; elle se rappelait aussi les